

Fantaisie, il montait sur une embarcation somptueusement armée qui, en quelques coups d'aviron, trop rapides peut-être pour le cœur brisé du pauvre Empereur, le conduisit à la *Novara*, frégate à vapeur autrichienne brillamment pavoisée et mouillée en face du château. Le pavillon impérial mexicain fut hissé au grand mât, les canons de la côte et de la forteresse de Trieste envoyèrent le salut, les adieux de l'Autriche à son ancien grand amiral et la *Novara* se mit en route, enveloppée par les ondes d'une immense clameur adressée par toute la population de Trieste, massée sur les plages.

La frégate autrichienne était accompagnée, pour quelques heures seulement, par de nombreux vapeurs et, pour tout le voyage jusqu'à Vera-Cruz, par la frégate française *Thémis*, envoyée par Napoléon III pour escorter l'Empereur du Mexique.

CHAPITRE IX

PRÉPARATIFS A MEXICO

Continuation des hostilités. — Brillants combats. — Mexico se prépare à recevoir l'Empereur Maximilien. — Le général en chef donnera une grande fête. — Organisation de cette fête au Palais du quartier-général. — Le gouvernement s'efforce de transformer le palais national en palais impérial. — Traversée des Souverains du Mexique — Visite au Pape. — Nombreuses escales honorifiques. — Le 28 mai, arrivée à Vera-Cruz de l'Empereur Maximilien.

Cependant, à Mexico, on n'avait reçu que des échos rares et affaiblis de ce qui se passait à Miramar, et ce ne fut que dans les premiers jours de mai qu'on apprit définitivement l'acceptation, le serment, les décrets et enfin le départ. Il n'y avait plus qu'à attendre l'arrivée, qui devait même être retardée encore parce que l'Empereur avait décidé d'aller se faire sacrer à Rome en demandant la protection du Pape et la bénédiction de sa couronne.

Pourtant, la paix était encore bien loin de régner dans son empire. Alors qu'en Europe on négociait les conditions d'existence du sceptre du nouveau monarque, cet empire avait été ensanglanté par de nombreux combats. En effet, depuis que le général en chef était rentré dans la capitale, surtout depuis que l'incertitude et l'inertie forcées du gouvernement de la Régence avaient paralysé les affaires, les Juaristes semblaient avoir repris une activité nouvelle, et des combats avaient lieu dans toutes les directions. Il est vrai que, conformément aux instructions successives du général Bazaine, nos troupes continuaient à étendre notre

sphère d'occupation et refoulaient partout les dissidents. Dans les Terres Chaudes de Tampico, le colonel Dupin, avec sa contre-guerilla, anéantissait la plus redoutable des bandes qui, sous le commandement du fameux et jusqu'alors insaisissable Carvajal, était la terreur du pays. Ailleurs, un autre chef de bande importante était anéanti avec sa troupe par le commandant de Courcy, avec son bataillon de chasseurs, le 1^{er} de l'arme. D'autre part, un escadron du 12^e chasseurs, entraîné par le colonel du Preuil, bousculait 600 cavaliers et d'autres rencontres brillantes se produisaient dans d'autres régions. La plus remarquable, qui fit un immense effet, fut le magnifique combat livré par le colonel Mangin, avec une petite colonne de zouaves qui marchait au secours du général Mejia, violemment attaqué par Doblado, au nord de Zacatecas. Ce grand guerrier, qui avait si souvent fui devant le général Bazaine, s'était cru de taille à se mesurer avec un compatriote, le brave et honnête général Mejia. Il marcha contre lui; mais le colonel Mangin, par une marche très habilement dissimulée avec quelques bataillons de zouaves, put aborder l'intangible Doblado et, sans hésiter un instant devant des forces démesurément supérieures, il se jeta sur lui à la baïonnette et lui infligea un tel désastre qu'il dispersa ou détruisit les 6.000 hommes qu'il commandait, fit de nombreux prisonniers et faillit prendre Doblado lui-même, qui ne s'échappa qu'à grand'peine et conçut une telle frayeur qu'il jura... mais un peu tard..., qu'on ne l'y prendrait plus... devant nos baïonnettes. Ce bras droit de Juarez disparut pour longtemps de la scène politique et militaire. Il dut bien regretter de n'avoir pas écouté, quelques mois auparavant, les avances que lui avait fait faire le général Bazaine, qui le pourchassait sans trêve ni merci.

C'est alors que tous ces événements se passaient, que Maximilien nommait Almonte lieutenant de l'Empire et n'avait même pas le tact, en partant d'Europe, d'aviser de son arrivée le commandant des troupes françaises qui, si

délicatement, écartait les dernières épines du fameux lit de roses qu'on lui avait promis au Mexique !

Lorsque l'arrivée prochaine de l'Empereur du Mexique fut à peu près assurée, les esprits à Mexico se prirent à renaître à l'espérance, et la joie revint dans tous les cœurs sincèrement patriotes. On s'occupa avec enthousiasme de lui faire une réception exceptionnelle. Le gouvernement, les pouvoirs publics et le public lui-même conçurent les programmes les plus originaux et les plus variés de cérémonies, de manifestations, de réceptions. Quant au général en chef, il décida de donner, au nom de la France, une fête particulière qui restât spécialement française, sur un terrain en quelque sorte français, où flottaient seules nos couleurs nationales, au quartier général. Je crois même que le général y fut invité par l'Empereur Napoléon, tout au moins quant à la solennité et à l'importance de la fête. Il résolut de donner un bal de gala en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice, qui seraient priés d'y assister, et me prescrivit de prendre toutes les dispositions nécessaires pour organiser cette fête, avec ordre de faire grand et magnifique; j'avais toute liberté de manœuvre pour les voies et moyens.

Le quartier général offrait bien un cadre vaste et superbe mais il fallait l'aménager en conséquence, et des travaux importants étaient à faire surtout pour son ornementation.

Ma tâche se présentait longue, difficile et délicate. Alors le général me donna deux collaborateurs spéciaux, les capitaines Mahieu, du génie, et de Lahitole, de l'artillerie, le futur inventeur du canon qui, en 1870, porta son nom. A ces deux spécialistes s'ajoutaient mes camarades de la maison militaire. Enfin j'avais à ma disposition la source inépuisable et variée de la main-d'œuvre militaire qui y trouvait son profit.

Le nombre des invités devait être considérable; aussi les appartements de réception étant insuffisants, je résolus de transformer en salle de bal l'immense cour d'honneur, malgré qu'elle nécessitât d'importantes appropriations.

Il fallait établir sur son sol dallé un parquet couvert d'une toile tendue; puis élever, édifier sur la terrasse, au-dessus de la partie de la cour à ciel ouvert, une toiture aérienne. La première opération fut aisément assurée par les menuisiers du génie; la seconde disposition constituait un problème d'une solution compliquée. Construire une toiture en bois était presque impossible dans les conditions que présentaient les bâtiments. J'imaginai alors d'édifier sur la terrasse, trouée en son milieu, une couverture en toile, dont le faitage serait représenté par un immense câble soutenu par des bigues dressées sur de puissantes semelles et amarré à ses deux bouts sur le sol extérieur du palais, soutenu, enfin, en son milieu, pour diminuer la flèche, par des brasnières fixées à des mâts surmontant les étais de support du faitage.

Pour exécuter sûrement ce travail hardi et délicat, on fit venir de la marine, à Vera-Cruz, un détachement de gabiers, voiliers et charpentiers, avec contre-mâtres assortis et munis d'énormes grelins d'ancres de vaisseau, des grands-voiles et toute une série d'agrès.

En dehors de ces grands travaux, l'œuvre la plus délicate qui m'incombait fut la conception de la décoration éclatante, luxueuse, artistique et militaire de l'immense salle, de son vaste cadre à deux étages superposées, de colonnades, de galeries, de balustres qui l'enveloppaient, et de tout le palais. La note générale devait être le grand luxe ordinaire d'une opulente demeure, associé à une ornementation militaire d'un éclat saisissant. J'établis les projets des éléments principaux de cette ornementation, je traçai les plans, les dessins; puis, par les mains habiles de l'artillerie et du génie, tous les motifs artistiques décoratifs furent établis avec un goût parfait.

Lorsque la toiture aérienne fut mise en place, malgré des mécomptes parfois décourageants, car il fallut superposer trois couvertures en toile, ce qui nécessita l'habileté spéciale de nos marins, la salle de bal fut à l'abri des eaux. Cepen-

dant, il manqua encore quelque chose, car le bonnet de police de 25 mètres de longueur qui nous séparait des nuages, était peu décoratif, il fallait un plafond; mais je l'avais prévu. Un kilomètre de cretonne, habilement découpée et agencée par d'adroites couturières, forma une vaste nappe elliptique qu'on étala sur le parquet de la cour; puis notre maître peintre, Jean Beaucé, appela à son aide les camarades cultivant les beaux-arts, capitaines Lahalle et Darras, et moi-même par dessus le marché. Armés de balais, que nous plongeâmes dans des baquets remplis de bouillie à la détrempe comportant toutes les nuances célestes, il nous fit barbouiller un ciel étincelant de lumière, au centre duquel, avec sa maëstria hardie, il peignit un aigle gigantesque aux ailes déployées planant au-dessus du palais. Lorsque ce firmament postiche fut fixé sur les rebords de la balustrade de la terrasse et illuminé par de puissants réflecteurs, l'effet fut magique.

Pendant que le quartier général de l'intervention française se préparait ainsi à fêter l'établissement effectif de cet Empire dont elle avait créé les bases essentielles, dans la capitale, l'élément mexicain et le gouvernement prenaient d'importantes dispositions pour la réception des souverains. Mais le travail le plus sérieux, surtout le plus nécessaire, était la mise en état du palais où ils devraient résider. Il importait, en effet, de disposer, réparer, orner, je devrais dire même nettoyer, les appartements privés de cette demeure nationale du chef de l'Etat, qui, sous le régime du président Juarez principalement, n'avaient pas précisément été entretenus d'une façon princière, loin de là. Aussi le gouvernement actuel, quelque peu honteux de cette situation, faisait tous ses efforts pour rendre ce palais tout au moins présentable au seigneur princier du superbe château de Miramar. Réussit-il entièrement? C'est ce que nous apprîmes après l'arrivée de l'Impératrice!

Cependant, l'Empereur Maximilien et son auguste épouse cinglaient avec la *Novara* vers le Nouveau-Monde, je ne dirai

CAPITULA ALEXANDRE

pas à toute vapeur, car ils ne semblaient pas pressés de se rendre où le devoir les appelait. Ils avaient quitté Miramar le 14 avril 1864; mais, porter une couronne émanant seulement d'un vote populaire, être simplement l'élu du peuple mexicain, ainsi qu'il s'appelait lui-même, ne suffisait pas à un Prince d'une vieille maison régnante comme celle des Habsbourg : il lui fallait aussi le sacrement du droit divin, et il avait décidé de l'aller chercher à Rome et de le recevoir des mains du Pape. C'était un retard sensible apporté à son arrivée à destination. On pensa que c'était un retard heureux parce que Maximilien n'ignorait pas les difficultés religieuses qui l'attendaient au Mexique et qu'il voulait, sans doute, profiter de la circonstance pour régler avec le Vatican les conditions dans lesquelles pourrait être traitée la question religieuse, notamment celle des biens du clergé, et cela d'une façon légale, honnête, qui pût calmer les passions surexcitées. Malheureusement ce prince insouciant et peu prévoyant ne sut pas tirer profit de l'occasion. Il n'arrangea rien, et se contenta de recevoir la bénédiction solennelle du représentant de Dieu sur la terre. Ce fut une faute grave dont il subit toujours les conséquences désastreuses.

Cependant, il ne resta que deux jours à Rome et se rembarqua, le 20, pour continuer futilement un singulier voyage d'école buissonnière. Ce monarque de la veille rappelait en vérité l'enfantillage charmant du Saint-Cyrien, ou du jeune sergent, venant d'être nommé sous-lieutenant qui, le premier jour où il porte sa tenue d'officier, fait en ville la tournée de toutes les sentinelles pour faire rendre à son épaulette les honneurs militaires. Lui, Maximilien, accomplit cette tournée de frivole vanité, le long des côtes qu'il va effleurer dans sa longue traversée et fait escale dans les grands ports militaires pour se faire octroyer les honneurs dûs à une tête couronnée. C'est Civita-Vecchia où se trouvait alors une garnison française qui, la première, le salua de ses coups de canon. A Rome, les troupes françaises d'occupation et les troupes pontificales sont déployées sur son passage. A

Gibraltar, où il s'arrête sous prétexte de prendre quelques tonnes de charbon, il fait saluer le pavillon impérial mexicain par les couleurs britanniques et les canons anglais; il reçoit, de la part du gouverneur de cette forteresse, les honneurs souverains et contemple avec bienveillance les habits rouges des soldats anglais rangés en son honneur. Puis, il recommence à la Martinique où, à Fort-de-France, notre pavillon salue encore et, cette fois, en terre française, la bannière que la France vient d'arborer au Mexique; l'amiral gouverneur et tous les fonctionnaires rendent des honneurs au nouvel Empereur. Enfin, la frégate *Novara*, toujours suivie dans son sillage par la frégate française *Thémis*, met définitivement le cap sur Vera-Cruz pour se faire saluer par les canons de Saint-Jean d'Ulloa.

En dehors de ces incidents honorifiques, le voyage s'était passé régulièrement et sans autre caractère suggestif qu'une manie intempestive et imprudente qu'avait Maximilien de faire, partout où il s'arrêtait, des distributions de sommes d'argent souvent importantes; ce qui montra combien il était ébloui par les mirages aurifères que le Mexique étalait devant ses yeux abusés. Au train dont marchait sa libéralité irréfléchie, il devait voir promptement le fond du sac dans lequel il avait entassé les deux millions sonnants que comportait la somme de huit millions encaissés sur l'emprunt de deux cents millions contracté à Londres au nom du gouvernement impérial du Mexique. On pouvait prévoir, par ces prémices, que la question finances serait une des pierres d'achoppement de son règne; d'autant que, d'autre part, comme préparation à cette prodigalité normale, les préoccupations qui, pendant la traversée, absorbèrent les esprits des deux souverains et de leur entourage en furent un indice caractéristique. Au lieu de songer aux difficultés graves qu'aurait à vaincre ce fondateur d'un Empire, comme se plaisait à se qualifier Maximilien, ce prince sérieux et réfléchi, en apparence seulement, s'occupait avec l'Impératrice à constituer sa cour, à en régler l'étiquette, à définir

les attributions de ses trop nombreux personnages, sans se soucier de ce que pourrait être la cassette impériale, ou la liste civile. Du reste, ces naïfs et grands enfants couronnés amenaient avec eux des personnalités prises en Belgique et surtout en Autriche, destinées à former simplement le noyau de la cour qui se complèterait au Mexique avec des notabilités nationales. Mais les esprits sérieux se demandaient avec effroi, étant donné les proportions du noyau de la cour, ce que pourrait bien être le fruit tout entier ?

Entre temps, et pendant qu'à bord de la *Novara*, on s'abandonnait à ces passe-temps de quatrième importance, là-bas, au bout du graphique, on attendait plus ou moins patiemment, et, à Vera-Cruz, le sémaphore était un peu comme la tour du château de Malborough !

Enfin, le 28 mai, à la première heure du jour, par une de ces belles matinées qui sont, à cette saison déjà, la préparation des coups de vent du Nord, apparut à l'horizon un grand navire empanaché de fumée, qui s'approcha rapidement de la terre : c'était la frégate *Thémis* précédant la *Novara*, encore au large.

Aussitôt mouillée à Saint-Jean d'Ulloa, la frégate française salua le pavillon du commandant de notre division navale et signala à Vera-Cruz l'arrivée de l'Empereur Maximilien. La *Novara* se montra bientôt à l'horizon et, une heure après, les ancres du vaisseau autrichien accrochées aux roches de la rade, prenaient possession de la terre mexicaine, les canons du fort et des navires de guerre français saluaient le pavillon impérial mexicain.

CHAPITRE X

RÈGNE DE MAXIMILIEN I^{er}

Première Période

Incidents du débarquement de l'Empereur Maximilien. — Arrivée tardive à Vera-Cruz d'Almonte, lieutenant de l'Empire. — Premières fautes politiques de Maximilien — Entrée manquée. — Le 29, débarquement matinal et peu solennel. — Débuts de voyage malheureux. — Incidents de voiture. — Entrée à Puebla. — Libéralités inutiles. — Arrivée aux portes de Mexico. — Dévotions au sanctuaire de Guadalupe. — 12 juin, entrée solennelle dans Mexico. — Incident de la première nuit des époux impériaux. — Création d'une cour; le cabinet secret. — M. Elloin. — Eloignement regrettable d'Almonte du gouvernement.

Le 28 mai, au matin, devant Vera-Cruz, Maximilien I^{er}, à bord de la *Novara*, avait arboré le pavillon impérial du Mexique, salué par tous les canons français.

Le règne de Maximilien commençait et le souverain l'annonçait solennellement à son peuple dans une proclamation qu'il faisait afficher tout d'abord sur les murs de Vera-Cruz, pour atteindre ensuite et successivement tous ceux de l'Empire sur lesquels les circonstances permettraient de l'apposer.

Cependant si, du haut de son vaisseau à peine entré dans les eaux mexicaines, Maximilien lança sur la terre, sa nouvelle patrie, ses impressions premières, il ne sembla pas qu'il eût hâte d'y conduire sa noble personne. Il contemplait d'un regard vague et muet les eaux tranquilles et solitaires qui le séparaient de la plage aride de Vera-Cruz.